

Entretien avec la traductrice Laurence Kiefé

LAURENCE KIEFÉ

TRADUCTRICE DE L'ANGLAIS
laurencekiefé@gmail.com

1. Textualités. Considérez-vous que la traduction des dialogues présente une difficulté particulière ? Le cas échéant, de quelle nature ?

Laurence Kiefé. Oui, la traduction des dialogues peut présenter des difficultés spécifiques, selon la nature du livre concerné.

Il peut s'agir, par exemple, de la façon dont s'exprime une communauté donnée à une période historique donnée. Au traducteur de trouver le ton sans pour autant se lancer dans des registres trop facilement datables ou encore dans des langues régionales inadaptées, car elles éloignent le lecteur du livre original pour l'entraîner dans un tout autre univers.

Ou encore en littérature de jeunesse. Là, le traducteur se doit de penser à son lecteur et à ce qu'il connaît de l'arrière-plan historique et culturel du roman en question. Pour les dialogues, il faudra souvent trouver une langue suffisamment familière mais pas trop ; avec quelques échos historiques mais pas trop. Et, s'il s'agit d'un texte résolument contemporain, il faudra faire attention à ne pas employer un argot ou un verlan trop branché qui forcément vieillira vite, condamnant le roman à être rapidement, trop rapidement, dépassé !

2. Textualités. Avez-vous le souvenir d'une difficulté particulière concernant la traduction d'un dialogue ? Quelles stratégies / solutions avez-vous trouvées pour la résoudre ou, éventuellement, la contourner ?

Laurence Kiefé. Je me souviens des dialogues d'un très beau roman de Cynthia Bond, *Ruby*. Ruby, l'héroïne, était une jeune femme noire née au Texas dans les années 30 et partie chercher fortune (et aussi sa mère !) à New York dans les années 50. Les dialogues de ce livre étaient donc très marqués

tant historiquement que socialement, évidemment. Et cela comptait énormément dans l'ambiance générale du roman.

Stratégie adoptée pour les traduire : sûrement pas l'éllision des r et autres consonnes, façon « petit nègre » ; vision terriblement datée, pour ne pas dire profondément raciste... J'ai fait le choix d'une langue relâchée, tant dans son niveau de vocabulaire que dans sa syntaxe, en prenant garde à choisir des mots d'un argot le plus universel possible, de ceux qui durent longtemps et ne révèlent pas d'emblée l'âge du locuteur...

3. Textualités. Entre l'anglais et le français, il y a souvent un écart entre la valeur à accorder à la familiarité ou à l'argot, dont les traductions littéraires ne sont pas sans poser de réels problèmes – *a fortiori* dans les dialogues. Même s'il est bien difficile de généraliser sa pratique ou même de parler de recettes, comment vous y prenez-vous pour équilibrer les choses ?

Laurence Kiefé. Je ne sais pas si c'est une question d'équilibre. Je dirais plutôt de perception intime du texte à traduire. Un problème qui se pose tout au long d'une traduction, que la langue soit relâchée ou très précieuse, qu'il s'agisse de descriptions ou de dialogues...

Cela dit, si, dans nombre de romans américains, les « fuck » fleurissent, il me paraît tout à fait superflu de les traduire tous littéralement car ce ne serait pas une bonne façon de rendre les dialogues en question. Le français a une autre façon de pratiquer la grossièreté systématique ; grossièreté qui, surtout, n'a pas forcément la même valeur en France qu'en Amérique...

4. Textualités. Quand vous vous immergez dans une traduction, avez-vous l'impression d'engager une forme de dialogue avec l'auteur ou s'établit-il une frontière entre lui et vous, qui ne laisserait de place que pour le récit et ses voix ?

Laurence Kiefé. Ni l'un ni l'autre. Quand je démarre une nouvelle traduction, je suis généralement dans un grand état de curiosité et je fonce dans le texte, histoire de, comme vous dites, m'immerger dedans. À mesure que j'avance, ma perception s'affine et je commence à me poser des questions, beaucoup de questions. Cela est surtout vrai quand il s'agit d'un auteur que je traduis pour la première fois. Je prends alors des notes sur les différents sujets que j'aurais envie d'aborder avec l'auteur dès que j'aurai terminé mon

premier jet. Mais à nombre de ces questions, je réponds souvent moi-même, à force de lectures et de relectures...

Ce qui ne m'empêche pas, de toute façon, d'échanger avec l'auteur.

5. Textualités. Le dialogue en traduction va parfois bien au-delà du texte seul ; il arrive, en effet, qu'il comprenne, par choix ou par force, des échanges directs avec l'auteur. Cela vous est-il arrivé ? De quelle nature étaient ces échanges ? Et en quoi avez-vous l'impression que ce dialogue hors texte a influencé votre manière de traduire le texte, que ce soit sur des points ponctuels ou de manière plus globale ?

Laurence Kiefé. Dialoguer avec l'auteur, c'est une chose que je fais à peu près systématiquement pour tous les livres que je traduis. Du moins, s'il est encore de ce monde... En fait de dialogues, cela se passe plutôt par mail, donc par écrit et dans la langue de l'auteur. En l'occurrence, l'anglais.

Les échanges peuvent être très différents d'un auteur à l'autre. Certains sont ravis de répondre aux questions de leur traductrice et le font de façon précise et efficace, en donnant des détails. D'autres, au contraire, se noient dans les paraphrases sans vraiment répondre aux questions posées. Avec d'autres encore s'amorcent les prémices d'une amitié.

Les années passent, le nombre de livres que j'ai traduits augmente et je ne me lasse toujours pas de ce moment-là : l'échange avec l'auteur...

6. Textualités. Dans le cas où vous auriez traduit un auteur disparu, avez-vous éprouvé des regrets ou une frustration de ne pas avoir eu la possibilité de dialoguer avec lui autour de points du texte sur lesquels son éclairage aurait été le bienvenu ou alors le fait de le savoir mort conditionne-t-il votre rapport au texte, comme, précisément, un dialogue d'une toute autre nature ?

Laurence Kiefé. Chaque fois que j'ai traduit un auteur mort, il s'agissait généralement de retraductions. Comme par exemple, Kipling et les *Histoires comme ça*.

Ce livre, je l'avais lu quand j'étais enfant et plus tard, au cours de mes études, dans la traduction de Fabulet et d'Humières qui date du tout début du XX^e siècle. J'en avais gardé le souvenir d'un livre certes amusant et très original mais écrit dans une langue plutôt compassée et datée. En tradui-

sant à mon tour (je me suis soigneusement abstenue de relire la traduction initiale), j'ai eu le grand plaisir de découvrir que l'écriture de Kipling n'était en rien compassée mais au contraire directe et pleine de vie. Bien plus moderne, somme toute, que sa première traduction...

De quoi amener à réfléchir sur le vieillissement peut-être inégal des langues (en l'occurrence l'anglais), sur le vieillissement des traductions en France, sur l'éthique du traducteur à un moment X ainsi que sur les exigences des éditeurs de littérature jeunesse à ce même moment X.

7. Textualités. Il arrive aussi qu'il y ait dialogue – un dialogue qui peut d'ailleurs prendre la forme d'une négociation – avec la maison d'édition pour laquelle on travaille... Avez-vous une expérience de dialogue avec l'éditeur qui aurait directement influé, même ponctuellement, sur votre traduction d'un texte ?

Laurence Kiefé. Je n'ai aucun souvenir marquant de cette nature. Il m'est arrivé de défendre avec acharnement mes choix de traduction et, généralement, j'ai dû être convaincante car le dialogue ne s'est jamais mal terminé...

8. Textualités. Dans le cas où vous auriez traduit un auteur déjà traduit par d'autres (pour d'autres titres), avez-vous eu des échanges avec eux, si ce n'est directement, du moins par traduction interposée...

Laurence Kiefé. Je ne crois pas m'être jamais trouvée dans cette situation.

9. Textualités. Dans le cas où vous auriez retraduit un texte (pour un même titre) déjà traduit par un autre, avez-vous eu des échanges avec lui, si ce n'est directement, du moins par traduction interposée... ?

Laurence Kiefé. Non, ça ne m'est pas arrivé avec un traducteur vivant...

10. Le dialogue pour le métier de traducteur, cela suppose aussi, parfois, de rencontrer le public, avec l'auteur ou sans, pour parler de l'œuvre... avec l'ambiguïté qu'on n'est pas l'auteur du texte, tout en l'étant tout de même un peu. Pouvez-vous nous dire si cela vous est arrivé et comment s'est passé ce dialogue ?

Laurence Kiefé. Certes, le traducteur n'est pas l'auteur du texte mais il est bel et bien celui de sa traduction. Et, à ce titre, il a beaucoup à dire.

Par ailleurs, en parlant de rencontre avec le public, il m'est souvent arrivé d'organiser, au nom de l'ATLF (l'association des traducteurs littéraires de France), ce que nous appelons des joutes de traduction. Il m'est également arrivé d'y participer, soit comme traductrice, soit comme modératrice.

Il s'agit de choisir un texte inédit en français (si on est en France, évidemment) et de le confier quelques temps avant la date de la joute à deux traducteurs différents qui ne doivent surtout pas communiquer entre eux. Le jour J, intervient une troisième personne, un modérateur qui a lu et soigneusement annoté les deux traductions. Son rôle va être de souligner les différences entre les deux textes et d'amener chacun à défendre et expliquer ses choix tout en découvrant ceux de son collègue.

Si cette joute se passe pendant un salon ou un festival, l'auteur du texte est souvent présent. Et il assiste à la joute avec un interprète qui lui traduit tout ce qui se passe. Il est souvent surpris – comme le public – des différences patentes entre les deux traductions. C'est souvent l'occasion pour lui de découvrir ce que ça fait de remettre son œuvre entre les mains d'un traducteur – et là, de deux !) et ils ne réagissent pas tous de la même façon, loin de là ! Certains, ravis de voir qu'il y a deux visions possibles de leur texte, ne sont pas avares de compliments ; d'autres sont plutôt décontenancés et écoutent attentivement ; d'autres encore préfèrent ne pas faire de commentaires ! Et, pour les traducteurs aussi, c'est un moment exceptionnel ; d'abord, parce qu'on a toujours une petite angoisse à l'idée de devoir justifier ce qu'on a traduit et ensuite, parce qu'il peut être surprenant de découvrir la version d'un collègue. En tout cas, ça doit être intéressant pour les lecteurs car nous faisons toujours salle comble !

P.S. Je n'ai pas souhaité alourdir ces réponses par l'écriture inclusive. Mais je tiens à préciser qu'il y a infiniment plus de traductrices que de traducteurs, puisque nous sommes 80 % de femmes dans notre profession !

12 mai 2021